

Rutebeuf

Deux poèmes

I Le pet du vilain

Au ciel, le paradis
est grand ouvert aux gens charitables.
Mais ceux qui n'ont en eux ni charité
ni qualité aucune ni bonne foi ni loyauté,
cette joie leur échappe,
et je ne crois pas que nul puisse en jouir
s'il n'a de pitié pour les autres hommes.
Je dis cela pour la race des vilains
que depuis toujours détestent clercs et prêtres,
et je ne crois pas que Dieu leur offre
une place en paradis.
Que Jésus-Christ ne permette jamais
qu'un vilain puisse être logé
avec le fils de la Vierge,
car ce n'est ni raisonnable ni juste:
c'est ce que nous trouvons dans l'Écriture.
Le paradis, ils ne peuvent l'avoir
ni contre de l'argent, ni contre d'autres biens,
et l'enfer leur échappe aussi,
ce qui est un malheur pour les diables :
vous allez entendre par quelle méprise
ils ont perdu l'accès à cette prison.

Un vilain, jadis, était malade.
L'enfer était tout prêt
à recevoir son âme,
je vous l'affirme et c'est vérité pure.
Un diable est venu
pour préserver les droits de l'enfer.

À peine arrivé chez le vilain,
il lui suspend au cul un sac de cuir,
car le diable est persuadé
que l'âme s'en va par le cul.
Mais le vilain, pour se soigner,
avait ce soir pris une potion.
Il avait tant mangé de bon bœuf à l'ail
et de bouillon gras bien chaud
que sa panse n'était pas molle,
mais tendue comme une corde de guitare.
Il ne craint plus désormais d'être perdu :
s'il peut péter, il sera guéri.
Dans cet effort il s'efforce fortement,
à cet effort il met toute sa force:
il s'efforce tant, il s'évertue tant,
se retourne et se remue tant
qu'un pet jaillit et sort du rang.
Il emplit le sac, le diable l'attache,
car, pour sa pénitence,
il lui avait piétiné la panse,
et le proverbe dit bien
que trop comprimer fait chier.

Le diable fait tout le chemin jusqu'à la porte
avec le pet que dans le sac il apporte.
En enfer il jette le sac et le tout,
et le pet jaillit d'un coup.
Voilà tous les diables
bouillants de colère,
qui maudissent l'âme du vilain.
Ils tiennent conseil le lendemain
et tombent d'accord pour décider
que désormais nul n'apportera d'âme
sortie d'un vilain:
elle pue toujours, il n'y a rien à faire.
Ils prirent jadis cette décision,
si bien que ni en enfer ni en paradis
ne peut, c'est certain, entrer de vilain.
Vous en avez entendu la raison.

Rutebeuf ne sait décider
de l'endroit ou mettre l'âme des vilains,
car elle s'est fermé ces deux royaumes.
Qu'elle aille chanter avec les grenouilles,
c'est ce qu'elle peut faire de mieux, à son avis;
ou alors qu'elle aille tout droit,
pour alléger sa pénitence,
au pays du père d'Audigier,
c'est-à-dire au pays de Cocuce
où Audigier chie dans son chapeau.

II La complainte de Rutebeuf

Ne convient pas que je vous raconte
Comment j'ai sombré dans la honte,
Car vous avez bien ouï le conte,
De quelle façon

J'ai récemment pris femme,
Qui n'était ni belle ni distinguée !
Ce fut alors que naquit ma peine

Qui dura plus d'une semaine,
Car elle commença à la pleine lune.
Écoutez donc,

Vous qui des rimes me demandez,
Ce que j'ai gagné
À prendre femme.

N'ayant plus rien à mettre en gage ou à vendre,
J'ai eu tant de choses à penser
Et tant à faire,

Et tant d'ennuis et de problèmes,

Que si je voulais vous le narrer,
Ce serait trop long !

Dieu a fait de moi un autre Job,
M'a arraché, d'un seul coup,
Tout ce que j'avais.

De l'oeil droit, dont je vois le mieux,
Je ne vois ni où va la route,
Ni où me conduire.

C'est une véritable torture :
En plein midi une nuit obscure
Voile cet oeil.

Loin de voir tous mes vœux exaucés,
Je suis souffrant et me morfonds
Profondément.

Je suis au fond du trou,
Si ne m'en tirent pas ceux
Qui, jusqu'ici,

M'ont secouru, à eux merci.
Je suis bien triste et contrarié
De ce tourment,

Car je n'y vois pas de profit.
Ce que j'attends, je ne l'ai pas :
C'est mon malheur !

Je ne sais si c'est à cause de mes outrages.
Je deviendrai sobre et raisonnable
Après coup...

Et je me garderai de toute faute.
Mais à quoi bon, quand c'est déjà fait ?
J'ai réagi trop tard.

Je m'aperçois bien tard des choses,
Alors que j'étais pris au piège
Dès cette première année.

Que Dieu me garde en mon bon sens,
Lui qui pour nous connut peines et épreuves,
Qu'il garde mon âme !

Ma femme vient d'avoir un enfant ;
Mon cheval de se briser la patte
Contre une barrière ;

Ma nourrice me réclame de l'argent,
Et elle m'étrangle, et elle me dépèce,
Pour que l'enfant mange,

Sinon il reviendra au foyer brailler.
Que Seigneur Dieu qui le fit naître
Lui donne de quoi vivre,

Lui envoie sa subsistance,
Qu'il me soutienne à l'avenir
Pour que je puisse l'aider,

Que je gagne mieux son pain,
Que je gère mieux ma maison
Que je ne le fais.

Cela m'angoisse, je n'en peux plus,
Car je n'ai pas le moindre tas
De bûches

En mon foyer, pour cet hiver.
Jamais homme ne fut aussi dérouté
Que moi, à la vérité,

Car jamais je n'ai eu aussi peu d'argent.
Mon propriétaire veut le loyer
De sa maison ;

Je l'ai presque entièrement vidée,
Ainsi j'ai les flancs dénudés
Face à l'hiver,

Sont bien différents ces vers
(Ces mots me sont durs et cruels)
Que l'an dernier.

Je deviens presque fou quand j'y pense.
Pas besoin de tanin pour me tanner,
Car le réveil

Me tanne assez quand je m'éveille !
Je ne sais, que je dorme, que je veille,
Que j'y pense,

Où trouver de quoi payer,
De quoi passer cette mauvaise période :
Tel est mon destin.

J'ai mis en gage tout ce que je pouvais,
J'ai tout déménagé de chez moi,
Car je suis resté couché

Trois mois, sans voir personne.
Ma femme, ayant eu l'enfant,
Un mois entier

M'est restée en chambre.
J'étais alité, pendant ce temps,
Dans l'autre lit,

Où j'eus peu de distractions.
Jamais je n'eus moins de plaisir
À être couché qu'en ce temps-là,

Car j'en ai perdu mes biens,
Et en suis resté infirme

Pour le restant de mes jours.

Un malheur n'arrive jamais seul ;
Tout cela devait m'arriver ;
C'est advenu.

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ?

Je crois qu'ils sont bien clairsemés ;
Ils n'eurent pas assez d'engrais,
Ils ont donc disparu.

Ces amis-là ne m'ont pas bien traité,
Jamais, tant que Dieu m'accabla
De tous côtés,

Je n'en vis un seul à mes côtés.
Je crois, le vent me les a ôtés,
L'amitié est morte.

Ce sont des amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte,
Il les emporta,

Si bien qu'aucun ne me reconforta,
Ni me donna de sa poche le secours.
Cela m'apprend

Que le peu que l'on a, ami nous le prend,
Et trop tard il se repent
Celui qui a mis

Trop d'argent à se faire des amis ;
Car il n'en trouve pas la moitié d'un bon
Pour lui venir en aide.

Je laisserai donc faire la Fortune

Et veillerai à m'aider moi-même,
Si je le puis.

Il faut me tourner vers les gens de bien,
Les généreuses, excellentes personnes,
Qui m'ont entretenu.

Mes autres amis sont tous pourris :
Je les jette à Monsieur Poubelle
Et les lui laisse :

Des gens pareils, on peut en faire son deuil
Et les laisser dans leur coin
Sans rien demander,

Car il n'y a en eux rien que l'on puisse aimer
Et qui mérite le nom d'amitié.
Je prie donc Celui

Qui se partagea en trois personnes,
Qui ne sait repousser aucun
De ceux qui l'invoquent,

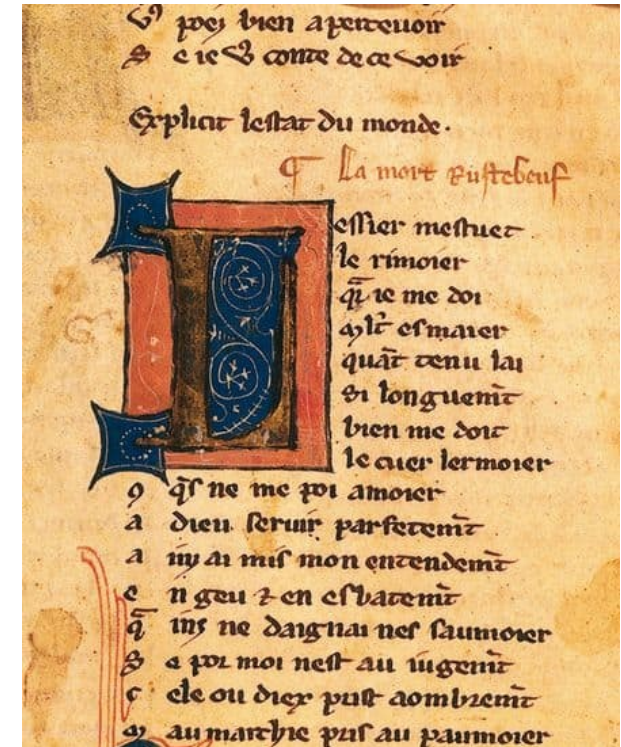
L'adorent, l'appellent leur Seigneur,
Qui éprouve ceux qu'il aime,
(Et il m'a éprouvé),

De me donner la santé,
Que je puisse faire sa volonté
Désormais sans faillir.

À mon seigneur, qui est fils de roi,
J'envoie mon dit et ma plainte,
Car j'ai besoin de lui,

Et qu'il m'a aidé de bonne grâce :
C'est l'excellent comte de Poitiers
Et de Toulouse.

Il saura bien ce que désire
Celui qui est plongé dans de telles douleurs.



Complainte La Mort Rutebeuf. Extrait d'un
recueil de fabliaux, dits et contes en vers de la
fin du XIII^e siècle (larousse.fr).

Pour le 19 novembre :

- rassembler des informations sur les intentions de l'auteur, le contexte de publication et l'histoire racontée ;
- dans un fichier texte, trouver en ligne la version originale de ces deux poèmes.